

# Napoléon III et la ménagerie impériale

Le ridicule tue, et le second Empire en fait les frais. Pour contourner la censure, les caricaturistes envahissent les colonnes de la presse populaire.



## LA CHARGE (supplément N°1)

LE DÉCROTEUR DU ROI GUILLAUME  
par Alfred Le Petit



Alfred Le Petit, plus vite que sa main, s'est précipité au secours de Paris. On n'a pu faire à temps que de lui offrir la...  
C'est pour faire à temps que de lui offrir la...  
A. L. P.

COLL. KHARBINE TAPABOR

## A la botte de Guillaume

La Charge, créée par Alfred Le Petit au début de 1870, s'aligne sensiblement sur L'Eclipse d'André Gill. Après la proclamation de la République, elle montre Napoléon III déchu cirant les bottes du roi de Prusse Guillaume I<sup>er</sup>.

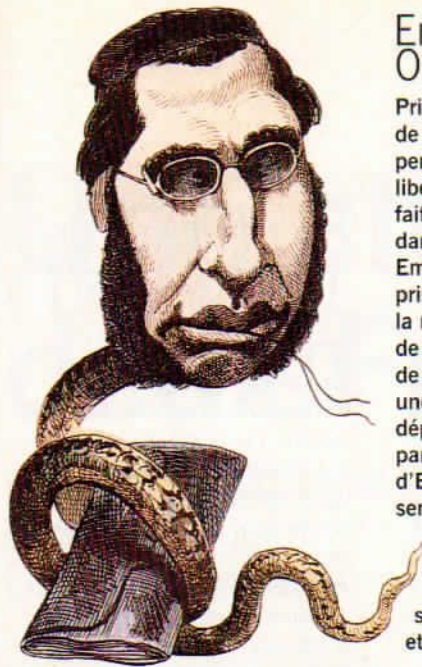
## Le vautour de Sedan

La censure sous l'Empire est très efficace et ne permet pas aux dessinateurs de s'exprimer sur les sujets politiques. Aussi, après la défaite de Sedan, une explosion d'images vengeresses envahit les revues illustrées. Sort en particulier une série, La Ménagerie impériale, composée des ruminants, amphibiens, carnivores et autres budgétivores qui ont englouti les richesses de la France pendant vingt ans. De septembre 1870 à fin janvier 1871, les trente et une planches en couleurs de Paul Hadol tournent en dérision Napoléon III, la famille impériale et les soutiens du régime défunt.



PHOTOS DE «LA MENAGERIE IMPERIALE» - J.P. DEFAIX





## Emile Ollivier

Principal ministre de Napoléon III pendant l'Empire libéral après avoir fait campagne dans l'opposition, Emile Ollivier a pris, en 1870, la responsabilité de la déclaration de guerre votée par une chambre des députés révoltée par la dépêche d'Ems. Il est présenté comme un serpent qui pique et dont les attributs sont la bassesse et la duplicité.



## Le baron Haussmann

Figuré en castor, indéfectible constructeur, Haussmann est stigmatisé par « activité et lucre ». La restructuration de la capitale a profité à nombre de spéculateurs et Haussmann lui-même est accusé d'en avoir bénéficié.



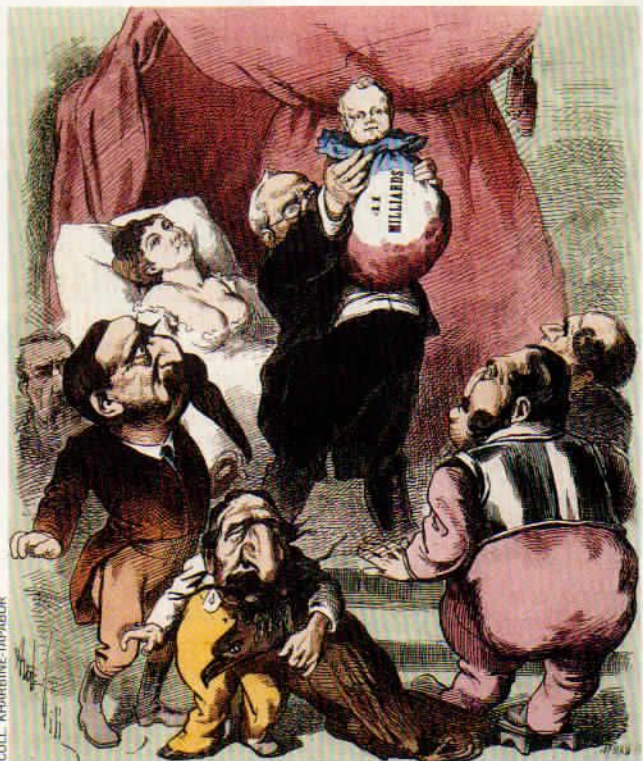
## Eugénie

L'impératrice Eugénie, qui a pourtant fait preuve d'une dignité irréprochable, est symbolisée par une grue, synonyme de prostituée. L'ombre portée de l'oiseau est sans ambiguïté. L'impératrice a même été représentée dans les bras d'Emile Ollivier.



## L'enterrement de la caricature

La censure n'a pas disparu après la chute de l'Empire. André Gill s'en plaint dans *L'Eclipse* du 30 novembre 1873. Il se met en scène, accompagné du directeur du journal, François Polo, suivant le convoi de son journal. Un chien, coiffé du chapeau à grelots du fou du roi, porte crayon et pinceau.



## Le milliard de Monsieur Thiers

Ancien orléaniste, Thiers, en 1870, s'engage en faveur de la République. Dès lors, André Gill le célèbre comme le « libérateur du territoire ». Dans *L'Eclipse* du 4 août 1872, Thiers accouche Marianne d'un emprunt triomphal de libération. Autour de lui, l'empereur déchu et ses suppôts sont médusés.



## Napoléon III et la ménagerie impériale

Les conditions faites à la presse par la censure du second Empire incitent les journaux satiriques à la plus grande prudence. Ils renoncent à la satire politique pour se tourner vers la satire sociale. Les crayons de Daumier livrent alors au *Charivari* les grandes séries sur la justice, les bourgeois, les bas-bleus et les « Robert Macaire », incarnation du filou caché sous les traits d'un notable. Le journal politique est brimé, qu'à cela ne tienne, les contestataires se replient sur la presse classique. Profitant de ce que les publications littéraires sont exemptées du timbre, Blanqui crée *Candide*, en 1865, dont la référence à Voltaire est en soi un programme. La presse populaire est née: *Le Petit Journal*, créé le 1<sup>er</sup> février 1863 comme journal non politique, est vendu 5 centimes. Il tire à 240 000 exemplaires en 1866. Le 9 mars 1868, une nouvelle loi sur la presse est enfin votée. Elle supprime l'autorisation préalable. Si le cau-

Même Manet et Monet donnent des caricatures aux journaux

tionnement est maintenu, le droit de timbre est abaissé à 5 centimes pour Paris et à 3 en province. Cette amélioration ne doit pas faire illusion. Le pouvoir se réserve toujours le droit d'interdire la vente publique d'un journal. La conséquence est impressionnante: en un an, cent quarante nouveaux journaux paraissent, la plupart pour quelques numéros. Dans le genre satirique, Rochefort lance son journal, *La Lanterne*, le 31 mai 1868. C'est une petite brochure rouge vendue 40 centimes, un prix élevé comparé aux 5 centimes du *Petit Journal*. Rochefort y tient toutes les rubriques. Dans le style du boulevard, il aborde les sujets sérieux par la dérision. La plaisanterie, souvent cruelle, est son fonds de commerce. Il joue sans cesse sur le

double sens, ainsi dans ce dialogue au café: « Garçon, *La France*. – Monsieur, quand elle sera libre. – Alors, j'attendrai longtemps! » Le style de Rochefort séduit la capitale, mais gagne aussi la province. Evidemment poursuivi et accablé de procès, Rochefort, malgré le succès de son journal, ou à cause de lui, doit émigrer en Belgique d'où il poursuit sa publication. Il trouve en France des imitateurs: *Le Gaulois*, *La Cloche*, *Le Lorgnon*. Cette presse démontre son efficacité dans l'attaque du régime. Si le ridicule tue, l'Empire en souffre tous les jours. Le 19 décembre 1869, Rochefort lance *La Marseillaise*, qui se vend cher mais obtient le même succès avec les mêmes ingrédients.

La presse satirique illustrée joue sur le même registre, mais est vendue à quelques milliers d'exemplaires seulement. *Le Hanneçon*, créé par Le Guillois, est évidemment poursuivi pour ses insolences. Il publie son propre avis de décès: « MM. Azam, Coppée, Verlaine, ont l'honneur de vous faire part de la perte qu'ils viennent de faire en la personne du Hanneçon, leur enfant d'adoption, frappé de mort violente à la VI<sup>e</sup> Chambre de police correctionnelle, le 10 juillet, jour de la Sainte-Félicité (amère dérision) à l'âge de sept ans révolus, muni de 1 500 francs d'amende. »

A partir de 1865, *Le Charivari* retrouve son audace et la caricature politique reprend ses droits. Daumier et Cham surtout y donnent des satires républicaines et anti-cléricales. Des artistes de renom, comme Edouard Manet et Claude Monet, n'hésitent pas à fournir des caricatures aux journaux. Vers 1867, on compte vingt-cinq journaux satiriques illustrés – avec bureaux et enseignes. Parmi les plus importants, on peut citer *La Lune* d'André Gill, publiée en 1865, mais disparue en 1868. Gill cependant la fait renaître sous un nouveau titre, qui est un clin d'œil, *L'Eclipse*. Gill publie aussi ses dessins dans *La Rue*, qui tire à 40 000 exemplaires. *Les Célébrités populaires* revendiquent le titre de « journal-portrait-charge ». Son directeur,

## La censure de 1852 à 1870

De 1852 à 1860, la presse a dû survivre malgré une législation très sévère. Le décret du 17 février 1852, complété par ceux du 25, puis du 1<sup>er</sup> mars et enfin du 28 mars, organise une véritable mise en tutelle de la presse. Si la censure à proprement parler n'est pas rétablie, il existe toute une batterie de mesures qui limitent l'exercice de la liberté d'expression: autorisation préalable, timbre, cautionnement sont les moindres instruments de cette oppression, complétée par un arsenal juridique qui doit déférer devant les tribunaux correctionnels tous les délits de presse. S'y ajoute, nouveauté redoutable, l'avertissement, qui intervient *a posteriori*, mais qui, s'il est renouvelé une fois dans les deux mois qui suivent, peut entraîner la suspension du journal. En 1861, un amendement est apporté à la loi de 1852 et le régime prend un virage un peu plus libéral. L'audience de la presse s'accroît, le nombre des journaux aussi. Mais il faut attendre 1868 pour que la presse bénéficie d'un régime meilleur avec la suppression des avertissements.

Stock, en illustre lui-même la première page. La charge réside dans la ressemblance du sujet et l'exagération d'une tête énorme posée sur un corps rétréci. La loi exige qu'une autorisation soit demandée à ceux que l'on veut ainsi portraiturer. Dumas donne son autorisation à Gill, mais Lamartine la refuse à Carjat. Sont ainsi chargés les journalistes comme Rochefort, les hommes politiques comme Thiers ou Rouher, les écrivains comme Hugo ou Zola, des peintres comme Courbet. ■